

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 34

Rubrik: Lo vîlhio dèvesâ
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques 11.1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.

LE LOGE DU REPOS ET DU SOMMEIL

C'EST le temps des vacances. Hâtez-vous d'en profiter, car il n'y aura peut-être plus de vacances, d'ici quelques années. Actuellement, la mode exige que l'on en prenne. Il y a un snobisme des vacances qui, à l'inverse de la plupart des autres snobismes, comporte tout de même un avantage : celui de nous remettre l'esprit en équilibre et le corps en bon état.

Mais, nous le répétons : il faut se hâter d'en profiter, car il n'en sera pas toujours ainsi. On annonce, en effet, des États-Unis, que deux médecins viennent de découvrir un petit appareil électro-chimique qui, appliqué sur les tempes, permet de ne plus dormir et de veiller aussi longtemps, autant de nuits qu'on le désire.

Notre collaborateur J. P. n'a-t-il pas démontré par A plus B que la machine humaine est celle qui travaille le moins et qui coûte le plus. Qu'en dites-vous ? N'est-ce pas que ces Américains veulent nous enlever jusqu'à la moindre chose qui faisait, jusqu'ici, le bonheur de l'homme. Il y a quelque temps, on annonçait qu'à l'aide de petites boules où se trouveraient concentrés des milliers de vitamines, nous serions dispensés de manger. Voici que maintenant, après avoir voulu nous ôter les plaisirs de la table et par le fait même, ceux de la conversation, on veut nous enlever les plaisirs du repos.

C'est absurde et inhumain. Heureusement, nous ne nous laisserons pas faire ; personne ne se laissera faire.

Car enfin, s'il serait exagéré d'affirmer qu'on travaille pour goûter ensuite la quiétude et la douceur du repos, on peut quand même prétendre que le labeur ne procure vraiment de la joie que quand il est suivi de repos.

Quant aux besognes fastidieuses, comment sera-t-il encore possible de les exécuter, s'il n'est plus permis de penser qu'après les avoir faites, on pourra souffler un coup avant d'entreprendre autre chose.

Vous me direz qu'il ne sera pas défendu de délaissier cet appareil américain. Mais cela, c'est la théorie. Pratiquement, oserait-on ne pas s'en servir ? Notre amour-propre qui nous fait exécuter tant de sottises, nous commanderait de l'employer continuellement, si nous nous en procurions un.

Mais si jamais tout de même, la mode commandait d'en user !...

C'est pourquoi on vous convie à profiter largement des vacances ; un temps viendra peut-être où elles seront interdites par le « bon usage ».

G. L.



LE BATSI DAI Z'AUTRO IADZO

AI a on par de senanne, vo desé quemet lè z'affère l'ant tsandj po lè z'einterrâ. L'è bin su, lah mon Dieu ! mâ po lè batsi assebin. Accutâde vâi.

Ora, on ne bâste quasu pe rein se mousse. Lo

mondo vint mécréant quemet tot et seimblie que l'ant adî pouàire que lo elliotsi dâo mothi vigne avau tandî que sarant dèso. L'è su que tot cein pào arrevâ, a tant de elliào tor que n'ant jamé ètà pequâie bin drâte su lo tâi que faut pas ître mau'ebahya que se dèguenautsèyant. Adan, bon ! lè dzein sant pe rein qu'à mâitî batsi, et pu l'è tot. On sâ pe rein mé que l'è qu'on parrain âo bin onna marraina.

Dein lo vilhio teimps, po ein reveni âi batsi l'è lè menistre que fasant l'état civi. Lâi avâi pas dâi pétabosson quemet ora. Lo père dèves-sâi allâ à la tiura quand lo bouïbo ètâi fé et on fasâi dinse :

— Monsu lo menistre, vîgno po dâo novî.

— Quaise-tè, Jean-Louis ! E-te on batse âo bin on demi-batse ?¹

— Po sti coup, l'è on gran de café. L'âodrâ mî on outro coup, se plliè-t-à Dieu !

— Quand a-te ètà fête.

— Lo dzor de la Sainte-Madelon, lâi a onna dizanna de dzor justo dèvant lo petit goûtâ.

— Quemet lâi vâo-to dere ?

— Ma fenna ein pince po Nanette, mè po Méry. Adan, on la vâo batsi Suzette Marie Charlotte po cein que se marraina sarant la Suzette âo cordagnî, la Marie âo Bordon et la Charlotte dâi Bliesson. Mâ on vâo lâi dere Marienne.

Tot d'on coup, lo menistre que l'avâi âovret on outro gros lâivro, iò on inscriâi lè maryâdzo, no vouâitive dein lo blianc dâi get et no fasâi dinse.

— Dis vâi, Jean-Louis, lâi a rein que houit mâi que t'î maryâ et la bouïba l'è dza queie. Qu'è-te que l'è que clli commerce. T'è-io apprâi cein âo catsîmo ?

On ein oyâi son compto, allâ pî. On avâi l'allâie et la reveigna et on pêtàve mingo su sa chòla ein verotteint nòutra carletta dein noutrè man que sagnîvant quasu dâo tant qu'on lè z'avâi frottâie po lè lavâ dèvant de veni.

Quand la débordounâie l'ètà fête, lo menistre desâi :

— L'è bon po on coup, mâ lâi revint pas asse rîdo, se dâi iâdzo te tè remaryâve.

Et on repondâi ein quequelyeint :

— Vu pas tot parâi ein fère trafic.³

Adan dâotrâi senanne aprî vegnâi lo batsi.

L'ètà justo dèvant lo prîdzo. Lè parrain et lè marraine l'ètant queie, dèvant la dzahyre,⁴ drâi dessus lâo piaute quemet dèvant lo bon Dieu. On âovressâi lè z'orolhie âo tot fin. Lo menistre no z'èpliquâve âo picolon tot cein que lè parrain dèvessant fère âo felhia. Quand no desâi :

— N'est-ce pas là ce que vous promettez ? on se vouâitive lè z'on lè z'autro po cllinnâ la tîta ti ein on iâdzo. L'è cein qu'ètà biau à vère elliào batsi, allâ lâi ! Et quand lo menistre ves-sâve l'iguie su la tîta de la pouponna, se pi-râve l'è que l'arâ onna balla voix po tsantâ : Se desâi rein sarâi bouna à se laissî tot fère, et fail-lâi que se tsouyâi.

Ora, ein a que lâo faut batsi quand l'ant dâotrâi z'an et quand on lâo z'accouît l'iguie, fant onna mouettâie quemet se voliâvant demandâ on parapliodze.

Faut que vo diesso assebin que quand Pièro Tatipotse l'ètà venu po batsi son valet, lo menistre l'avâi de, quemet dit à ti :

— Vous êtes venu pour baptiser cet enfant...

Pièro Tatipotse l'avâi répondu :

— L'è bin su que n'è pas po lo rasâ.

Clli bouïbo assebin, lè pareint l'avant dèba-gâdzî dâo velâdzo po allâ âo dèfro. Adan, quand l'a zu veingt an, lo valet revint dein la coumouna vè lo menistre po avâi son extrait de batsi. Lo menistre que l'avâi jamé revu lâi dit :

— Vâi mâ, cò îte-vo ?

L'autro l'a répondu :

— Vo mè recougnâte pas ? L'è tot parâi vo que vo m'âi batsi !
Marc à Louis.

¹ Un fils ou une fille. ² Une fille. ³ Métier. ⁴ Chaire.

TIMES IS MONEY

L'OUT récemment, alors que nous venions d'accompagner un brave homme, Daniel Malempis, à sa dernière demeure, un ami, David Boisdebuis, accrocha ma manche d'habit et, me tirant un peu à l'écart, me fit la confidence que voici :

— Tu sais qu'il y a trois ans j'ai acheté le pré dit « de la Cotonnerie », ce qui m'a coûté 15.000 francs, plus la moitié des frais de mutation et de notaire. Il y a quinze jours, ensuite des circonstances que tu connais, je l'ai revendu exactement le même prix, tous les frais restant cependant à ma charge. Figure-toi que cette fois les honoraires du notaire étaient de 10 francs supérieurs à ceux que nous avions dû payer, il y a trois ans. Cela me paraissant anormal, je suis allé chez mon homme de loi avec les deux comptes pour lui demander si depuis 1928 le tarif avait augmenté.

— Non, me répondit-il.

— Alors, à quoi rime la majoration de 10 fr. du compte de cette année ? remarquai-je étonné.

— Il y a trois ans, je n'ai pas pu aller prendre le verre de vin que vous nous avez offert, aux témoins et à moi, tandis que cette année j'ai accepté votre invitation et y ai perdu au moins une heure ! *Time is money*, disent les Américains, il fallait donc bien que je tienne compte de ces soixante minutes en établissant mon compte.

Je restai coi et après avoir recouvré mes esprits, je me permis de faire la réflexion suivante d'un ton qui ne laissait aucun doute sur mes sentiments :

— Dix francs pour une heure de « travail » à la pinte, c'est quand même salé ! Une autre fois, M. le Notaire, je m'en souviendrai.

— Ce sera votre affaire, ajouta le notaire, mais comme preuve que je n'ai rien fait qui ne se pratique quotidiennement ailleurs, je vous citerai le cas de l'ouvrier du jardinier que j'avais chargé de tailler les arbres de mon jardin, ce printemps. Pendant une heure entière, cet homme s'amusa à rigoler avec ma domestique à laquelle il fait des yeux doux. Son patron m'a envoyé un compte indiquant sept heures de travail, dont une a été passée notablement devant la fenêtre de la cuisine où il n'y a pas d'arbre à tailler. Voici un second exemple : une lessiveuse forte en langue, mais incapable de faire deux choses simultanément, se mit, les bras sur les hanches, à pérorer l'autre jour à la fontaine du village pendant également plus d'une heure avec une autre commère. Croyez-vous qu'elle a déduit ce temps perdu du prix de sa journée ?

Là-dessus, moi, Henri Boisdebuis, j'ai fait re-